

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Je vais mourir

Sylvie Bérard et Brigitte Caron



Numéro 30, été 1992

Les Montréal d'XYZ

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3719ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bérard, S. & Caron, B. (1992). Je vais mourir. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (30), 27–32.

## JE VAIS MOURIR

SYLVIE BÉRARD  
BRIGITTE CARON

**J**e vais mourir. Ailleurs que dans les livres, ailleurs qu'au cinéma, ailleurs que dans les journaux à sensation. Je vais mourir, ma vie est finie, vraiment, pas comme dans les mauvais romans, pour de vrai, je meurs *live*. Je vais mourir. Je me sens en plein cauchemar. Malheureusement, je ne me réveillerai pas en sursaut calée dans mes oreillers. En fait, je n'ai jamais eu aussi peu envie de dormir... Ce n'est surtout pas le moment de compter des moutons, la mort viendrait trop vite!

Tu vas mourir. Tu vas aller rejoindre les anémones qui s'étirent paresseusement dans les profondeurs insondables, tu vas aller te blottir dans la vase des invertébrés, tu vas te mêler aux fossiles qui t'attendent tapis au milieu des roches sédimentaires. Tu vas retourner aux sources, trouver ta place et justifier ton existence dans la chaîne alimentaire, entre le règne minéral et le phytoplancton. Tu vas nourrir ton bourreau. Tu es poussière et tu retourneras amas de chair tuméfiée, gonflée au fond des eaux glacées. Crisse!

Elle va mourir, ce n'est même plus une question de temps. Elle va mourir et on la retrouvera. Ou alors, on ne la retrouvera pas. On la pleurera. Au fond, peut-être pas. On lui enverra des fleurs, mais c'est une autre qui signera l'accusé de réception. Elle repousse dédaigneusement une prière qui tente de se frayer un passage depuis ses souvenirs d'enfance jusqu'à ses lèvres, qui se contractent rageusement autour du tuba bientôt inutile.

Nous allons mourir, mais tous et toutes après elle. Vous allez mourir, mais je mourrai avant vous. Elles mourront, ils mourront, mais je ne serai pas là pour les regretter. Nous n'avons plus rien à

faire ensemble, foutez le camp, vous faites de l'ombre sur mes pensées, vous me pompez l'air. De toute façon, la notion de nous n'est jamais qu'une abstraction comme une autre alors que je, seule avec moi-même, meurs misérablement loin des autres.

Selon toute vraisemblance, je vais mourir. Plus précisément, l'oxygène me fera défaut, inspirer me sera une impossibilité. Alors, ma bouche s'ouvrira démesurément et l'eau s'engouffrera dans mes poumons, flot monstrueux, écrasant mon corps du dedans. Arriverai-je à avaler le fleuve, l'océan, à assécher les affluents ? Mer, sortir de toi, suivre la colonne de bulles qui monte vers l'issue, là-haut. Mais dehors, le dragon aux dents acérées m'attend, me guette. Mer, je meurs de toi, je suis trahie.

J'ai peur à en mourir, la terreur me tuera avant la mer, je suis condamnée. Pourtant, moi, Ligia, je ne peux tout de même pas mourir avant d'avoir fini de vivre, les terribles vivantes, ça ne meurt pas ! Mourir, c'est un sort réservé aux autres, les malades, les petites vieilles à la voix chevrotante, les Linda, les Laura, les Lætitia, les Lucrecia.

L'idée de ma mort m'est inconcevable. C'est inimaginable, hors du sens commun. Je ne peux pas mourir ainsi, maintenant, bêtement, au cours d'une plongée comme j'en ai effectué des dizaines. Je vais remonter. Ou je me loverai dans une bulle d'oxygène, tiens, blottie au fond d'une grotte, et j'y coulerai des jours heureux. Ou alors, la mer s'ouvrira, les eaux se retireront, les fleuves se détourneront de leur lit. Mais moi, je ne mourrai pas ; fontaine, je ne boirai pas de ton eau.

Les larmes coulent de mes yeux et se répandent dans la mer sans jamais atteindre mes joues, mes larmes salent la mer. La mer est salée des larmes de tous les noyés et de toutes les noyées de l'histoire ! Qu'est-ce désormais que le temps, qui coule comme de moi et remplit la mer ? Plus rien, je n'ai plus rien, plus d'avenir, l'horizon rétrécit, la mort est un infime gouffre qui m'aspire.

C'est impossible. Pas moi. On dit que ce sont toujours les meilleures plongeuses qui se noient. Je ne veux pas que mon corps prenne cet aspect horrible d'outre boursouflée, bleue et sans vie,

non ! Mon beau corps sain aux muscles solides, mon corps de femme, je ne veux pas qu'il se détruise. JE VEUX PAS, BON !

Et puis, si moi, je ne veux pas mourir ? C'est vrai, ça, on ne m'a pas demandé mon avis, à moi. Et si j'avais d'autres ambitions, moi ? Envolés les veaux-vaches-cochons-couvées qui peuplaient mes projets les plus audacieux ? Pas question !

En fait, je n'ai jamais vraiment voulu mourir, moi. S'il vous plaît, changez la fin. Modifiez le script, remontez-moi à la surface, faites-moi vendeuse d'assurances à Laval, s'il le faut. Mais laissez-moi vivre, même mal, même laide, même me nourrissant de fast-food et portant des pantoufles en phentex.

Non, non, je vous remercie, vraiment, sans façon, je n'en veux pas de la mort, jamais après les repas. Je vous l'offre, tiens, elle va beaucoup mieux à votre teint. Portrait de l'artiste en jeune morte, très peu pour moi.

Je ne veux pas, c'est clair ? Je n'en veux pas de cette mort en eaux troubles, la mort n'en vaut pas la chandelle, bon.

Soyez chic, ne me laissez pas mourir, quelqu'un...

On viendra me chercher, on me remontera. Quelqu'un va venir. Quelqu'un va s'inquiéter, là-haut, va plonger, arriver, tuer cette bestiole qui tourne devant mes yeux avec un air narquois, m'emmener. Jeffrey ! Viens me chercher, Jeffrey, mon ami, mon collègue depuis si longtemps, mon vieux complice de mer, repêche-moi S'IL TE PLAÎT ! Jeffrey ! VIENS ME CHERCHER ! Mais Jeffrey est mort, son bateau coupé en deux par un paquebot et tu es seule au fond de l'eau comme au fond d'un cercueil enseveli.

Dans tout bon film d'aventure, il y a toujours un héros de service pour se pointer et sauver la jeune et belle héroïne. Superman ! Où est-il, celui-là ? Où est cet imbécile à la puissance dix, qu'est-ce que fabrique ce crétin, il y a des mois que je suis en immersion, des années, des siècles ! Qu'est-ce qu'il attend pour comprendre que je suis en danger ?

Et puis à part ça, où il est Dieu ? Qu'est-ce qu'il fout, notre bon vieux sauveur ? Et après, ça veut qu'on croie en lui ! Bon à rien ! Ça crée des univers, des planètes, des montagnes, et tout le

tralala, et puis c'est même pas foutu de créer du matériel sécuritaire. Ça invente plein de monde, et après ça les tue. Ça n'en veut plus. Ça fait l'eau, et en plus, ça crée l'asphyxie! Bien moi, je dis que Dieu est un maudit gros bébé gâté qui casse ses jouets quand il est tanné. Si j'étais Gaïa, moi, je sais bien ce que je lui ferais, à Dieu! Dans le coin! En pénitence! On ne t'en donnera plus des pouvoirs illimités, puisque tu casses tout avec! Tu ne fais pas attention à tes choses, eh bien! dans ta chambre!

Dieu n'existe pas. Personne ne viendra me repêcher. Je suis condamnée à mariner pour l'éternité. Y a-t-il une vivante dans la salle? Nous regrettons de ne pouvoir acheminer votre appel, elle est occupée à bayer aux corneilles, cinquante mètres sous le niveau de la mer. Elle reviendra z'à Pâques ou à la Trinité. Je sais trop la suite de la chanson. Je connais la musique. La mort m'est amère. L'amertume tue. La mer, tu me tues. La mère... morte. Chou bidou wap. Envolés, le père, le fils et le Saint-Esprit. Ils avaient d'autres poissons-chats à fouetter. Pendant ce temps, l'eau s'infiltrera dans mes poumons comme un poison, comme un chat qui se glisse dans la gorge et l'enroue de coups de langue rêche. Trempée jusqu'aux ouïes, je mourrai dans une liquéfaction fatale. Autant me faire à l'idée.

Je n'irai pas au rendez-vous fixé avec Ghyslain, lundi. Un super beau gars, tout à fait mon genre. Avec des yeux! Et des mains! On devait aller souper dans un café, et aller ensuite voir un show de jazz. Je prévoyais mettre mes boxers turquoise au cas où... Tant pis! Je ne saurai jamais ce qui se cachait derrière ses yeux, j'ignorerai toujours ce qu'il savait faire de ses dix doigts. C'est François qui va être content, je ne serai plus dans ses pattes. Je les entends d'ici parler de mon décès avec des trémolos dans la voix et des mains baladeuses! Ah, les hommes! Ma mère me l'avait bien dit!

Donc, me faire à l'idée de mourir. M'habituer lentement à l'idée de la mort, à la vision de moi morte. Mourir au milieu de ma vie comme en pleine aventure, sans avoir mordu la poussière. On dira de moi, d'une voix grandiloquente: «Ligia fauchée en pleine jeunesse», «Ligia morte dans la fleur de l'âge», «Feue Ligia avant de s'être fanée». Une fleur en pot noyée par la crue des eaux vaut

mieux que deux fleurs flétries tu l'auras. Me faire à la mort comme on se fait à l'absence de l'autre. M'habituer lentement à devoir me passer de moi. En venir peut-être à envisager la mort comme antidote contre tout ce qui est vil, sale et monotone. Étreindre la mort comme on étreint une amante. M'abandonner entre ses bras puissants et inévitables. La laisser se saisir de moi au beau milieu de l'acte d'amour. Quitter la vie dans un grand frisson.

D'ailleurs, tout regret est vain puisque j'ignore à quel avenir la mort m'arrache. Tout passé consommé, que reste-t-il sinon la mort ? Ne me manquera pas même le présent, au seuil duquel ma vie s'interrompt. Et ce qui a été et ne sera jamais plus, la mort m'empêchera de le regretter. Mais la pensée de ces souvenirs perdus m'est intolérable.

Tout évoquer, ne rien oublier, jusqu'au moindre souvenir. Ma mère passant de longues soirées à me relater l'histoire de mes grands-mères. Mon frère faisant son entrée dans ma vie. Nos quatre cents coups. Pascal m'aimant puis m'aimant moins. Les meilleures heures et les autres. Mes amours d'enfant et mes haines éphémères, ma révolte d'adolescente et mon dévouement de grande sœur. Révolue en moi, la conscience de moi, révolue même ma conscience. Bientôt, anéantie jusqu'à l'image de moi. Tu t'es contemplée dans l'eau du fleuve et tu t'y es perdue.

Petite, je ne comprenais pas que l'eau pouvait faire mal. Cela n'a pas empêché Pascal de frôler la noyade. Et voilà qu'elle me tue, moi qui croyais l'avoir apprivoisée. Mais l'eau est sauvage, elle n'est l'alliée de personne.

Ça y est, l'air me manque. Non, pas déjà, pas avant que j'aie eu le temps de tout me rappeler comme il faut ! Maman, aide-moi ! J'ai l'image de ma mère accourant à mon secours. Souvenir ou prémonition... Je voudrais que maman vienne me sauver comme la fois de l'orage. Un jour, Pascal et moi, on avait nagé loin, jusqu'au radeau, au centre du lac, et on avait joué tellement longtemps aux pirates qu'on n'avait pas remarqué tous les nuages qui s'étaient amoncelés au-dessus de nous. Et l'orage électrique avait éclaté, et on avait eu très peur. Il pleuvait des clous, les éclairs déchiraient le ciel

en petits morceaux, il ventait et nous avions très froid. Maman, complètement folle d'inquiétude, était arrivée en canot et elle nous avait sauvés ! En arrivant dans la tente toute chaude, papa nous avait enveloppés tous les deux dans une grande couverture de laine piquante, je me rappelle qu'il nous avait serrés très fort ; puis il nous avait donné une goutte de cognac dans le bouchon du petit flaque qu'il apportait toujours en camping. Et on s'était trempé les lèvres. C'était chaud, ça brûlait et ça sentait si bon.

Aspirer, aspirer ! Ah, ça fait mal, j'étouffe ! Cette ombre noire, qui m'avale... Voilà, je meurs, la fin de ma vie est atteinte.... Un oiseau ? Qu'est-ce qu'un oiseau fait ici ? Et là... cette femme... cette femme qui marche vers moi, au fond de l'air, je veux dire de l'eau... Elle ne se noie pas, elle. Il me semble la connaître. Elle me rappelle étrangement ma mère, pourtant, elle ne lui ressemble pas du tout. Elle me fait mal. Elle me tend la main, y vais-je ? Elle a l'air d'avoir tant de facilité à respirer, elle !

Quelle heure est-il ? Je lève mon bras pour regarder ma montre, et c'est drôle, mon bras est tout en cristal, il est transparent.

Je me sens observée. Cette femme, là-bas, on dirait qu'elle sourit, rit-elle de moi ? Et derrière elle... Grand-maman ! Cette grand-maman que je ne connais qu'en photo ! Grand-maman ! Hé ! On dirait qu'elle ne m'entend pas. Je dois crier, aspirer très fort et remplir mes poumons pour crier... J'ouvre la bouche, j'aspire goulûment... Je suis...

**XYZ**